

L'INTERPRÉTATION ANALYTIQUE ÉCLAIRÉE PAR LA CLINIQUE DES PSYCHOSES¹

Nicolas Dissez

Je vais en revenir à cette question : qu'est-ce que c'est que interpréter ? Ce n'est pas du tout, me semble-t-il, une question résolue pour la psychanalyse elle-même. Comment a-t-elle évolué, cette doctrine, comme cette pratique de l'interprétation de Freud à Lacan ? Je vais y revenir en indiquant, c'est un fil rouge pour moi, que la question de la clinique des psychoses peut éclairer ce cheminement, ce déplacement. Comment – c'est une hypothèse – la psychanalyse s'est-elle laissée enseigner par la particularité de l'interprétation dans la clinique des psychoses pour transformer, modifier, faire avancer sa doctrine et sa pratique de l'interprétation ?

J'espère que dans mon propos on pourra entendre ce que j'ai appelé – c'est comme ça que c'est nommé dans différents séminaires chez Lacan – l'interprétation chamanique, comment elle circule entre ces deux pôles que sont l'interprétation analytique, dont j'ai indiqué que ses modalités sont loin d'être fixées, et l'interprétation délirante, qui est tout à fait une autre modalité d'interpréter, mais qui est essentielle, centrale à toute la clinique des psychoses. Vous avez entendu tout au long de la journée, mais dans mon propos aussi, que je ne fais pas de gradation, entre ces trois modalités d'interprétation – l'interprétation analytique, l'interprétation délirante, l'interprétation du chamane, du sorcier, qu'on a appelé divination tout au

1. Ce texte est la retranscription de l'intervention de Nicolas Dissez au cours de la journée.

long de la journée – mais que je les traite toutes les trois comme différents modes d’abord du réel, d’accueil du réel, de lecture du réel. Ça va être ma question.

L’interprétation délirante, vous le savez mais je me suis senti quand même dans la nécessité de la redéfinir aujourd’hui, c’est l’attribution à un événement extérieur d’une signification. En ça, c’est bien une interprétation. Mais cette interprétation délirante a des particularités, elle attribue à cet événement extérieur une signification qui est dite signification personnelle. La signification personnelle, pour y aller à la louche, elle a cette particularité d’être une conviction, une certitude et elle a la particularité de viser, de désigner le sujet. Lacan indique, vous le savez aussi, que cette signification personnelle – il dit quelque fois signification de signification – elle signifie pas forcément quelque chose de précis, par contre, elle signifie. Ça *veut dire* quelque chose. Quoi, ça peut être énigmatique ! Et ça donne lieu à cette position tout à fait essentielle à la clinique des psychoses qui est la perplexité, mais c’est sûr que ça veut dire – ça ne se discute même pas - et ça désigne le sujet.

À partir de ce point de départ-là, de ce que c’est que l’interprétation délirante, je vais essayer d’examiner, de préciser ce que la clinique des psychoses peut nous apprendre de l’interprétation, l’interprétation en général mais l’interprétation analytique en particulier, et essayer de vérifier, peut-être avec surprise, que ce que nous apprenons de la clinique des psychoses est affine avec une certaine évolution de la doctrine de l’interprétation analytique de Freud à Lacan.

Premier élément qu’on peut apprendre de façon manifeste de l’interprétation délirante dans le champ d’une doctrine générale de l’interprétation : c’est que c’est le patient qui interprète ! Ça saute aux yeux, et c’est majeur ! Il n’est pas question pour le praticien de prendre la place de cette interprétation-là, il peut même essayer lui-même de rajouter du sens, en général ce sens-là n’a aucun poids par rapport au poids qu’a l’interprétation délirante. Ça semble distinguer de façon binaire l’interprétation freudienne et l’interprétation délirante cette modalité du fait que le sens dans un cas ce serait le praticien, ce serait Freud qui viendrait l’indiquer, à l’image de l’interprétation au petit Hans que rappelait Marc Morali. Dans l’autre cas, le sens, s’il y en a, c’est forcément le patient qui le met. Et juste ce petit décalage, on peut l’entendre comme une façon dont Lacan – ou nous, ou la psychanalyse elle-même – a pris acte du fait que l’interprétation n’était pas forcément vouée dans son essence à instiguer du sens, à porter sur

le sens. Il doit y avoir d'autres types d'interprétations, d'interventions de l'analyste, qui délèguent la question du sens éventuel au patient. Ce n'est pas par le biais d'une interprétation qui porterait sur le sens qu'est le ressort de l'interprétation. Ici, le ressort de l'interprétation ne porte pas sur le sens, en tout cas cette question est laissée au patient ; c'est particulièrement évident dans l'interprétation délirante. Mais de plus en plus, il y a des modalités différentes d'interprétation chez Lacan. L'interprétation disons *signifiante*, celle qui consiste juste à répéter un signifiant, c'est pas mettre du sens ! Parfois en changeant juste la tonalité, le rythme, à l'intérieur d'un terme, l'interprétation vient porter sur le symbolique et plus sur le sens. L'interprétation qui consiste juste à lever la séance sur un terme, elle ne porte pas sur le sens, elle laisse à la charge du patient la possibilité d'un sens à y adjoindre. Ça me semble pouvoir être une leçon apprise de la clinique des psychoses, que cette question du sens, c'est pas la tâche de l'analyste dans son acte interprétatif, dans son acte essentiel qu'est l'acte analytique.

Une petite remarque sur la conviction. La conviction, ça n'a pas toujours bonne presse, ne serait-ce que chez Nietzsche dont vous connaissez la formule : « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou ». Nietzsche a parfaitement repéré ça – il devait avoir pour cela plus d'une raison – que le doute n'est pas la vraie difficulté. La caractéristique de la clinique des psychoses c'est que quand arrive la conviction, c'est alors pour le psychiatre d'habitude la modalité de pouvoir affirmer la question diagnostique. Le diagnostic de psychose, il se pose à partir du moment où la certitude débarque. Là, c'est la psychiatre qui est bien sûr que c'est une affaire de psychose... La conviction, la certitude, ça n'a pas toujours bonne presse, mais pour Lacan c'est un peu différent. La fin de la cure, chez Lacan, ça doit quand même mener à une certitude. Ça doit permettre d'aboutir à une certitude. Ne serait-ce que, disons, la conviction, la certitude de la réalité des phénomènes inconscients, des formations de l'inconscient, de leur valeur centrale. Et d'orienter sa pratique, et un peu plus, sur cette réalité-là. Il faut qu'il y ait ce type de conviction. Il y a quand même, peut-être, quelque chose que le psychanalyste partage avec le fou, au terme de son travail, d'avoir au moins une certitude ! Celle-là, c'est déjà pas mal.

Une petite remarque également sur la responsabilité. Ce n'est pas parce que l'analyste délègue cette question du sens à son patient, lui, il a son acte, dont on a vu qu'il ne consiste pas forcément à amener du sens, il a son acte interprétatif, il délègue la question du sens – je le dis comme ça, c'est une façon de le dire – à *après* la séance, à l'après-coup de la séance. Ça

ne veut pas dire qu'il n'en porte pas la responsabilité ! De son acte, il en reste responsable ! Mais, de quoi est-il responsable ? C'est la question. Il est pas responsable de la forme de son interprétation. Je vous dis tout ça de manière bien affirmative mais ce sont là pour moi des points de travail. S'il est responsable de quelque chose, il est responsable des effets de son acte, de l'interprétation ! On peut le dire à l'envers : s'il a une interprétation tout à fait académique, des plus classiques, avec des effets catastrophiques, il est responsable des effets catastrophiques ! Il ne peut pas se barricader derrière le fait que son interprétation est académique. Ce dont il est responsable, c'est pas de la forme de l'interprétation, c'est des effets que ça peut créer. Ce qui est une façon de définir l'interprétation avec Lacan : une interprétation c'est fait pour faire des vagues. Pour avoir des effets. La création de sens n'étant qu'un de ses effets, et pas forcément le plus attendu.

Cette question du sens, on a circulé avec toute la journée, ça me semble important qu'on puisse la resituer. D'ailleurs Frédérique Ildefonse a eu le souci, elle nous le dira, de montrer que la position du sorcier - Lacan dit souvent le « chamane » - de l'oracle, est assez nuancée par rapport à la nécessité de donner du sens, dans toute situation ou en fonction de chaque question. Il peut y avoir des questions qui n'appelaient pas forcément de réponse. Mais au fil de la journée, il semble quand même qu'on puisse dire que cette question du sens est beaucoup plus au centre de la question de l'interprétation chamanique, de la question de la divination, que de l'interprétation analytique.

Deuxième élément qu'on peut apprendre à partir de l'interprétation délirante. A la faveur de la clinique des psychoses et de son évolution, de son travail par les aliénistes, on pourrait indiquer que l'interprétation délirante, je disais aussi la *signification personnelle*, devient assez rapidement et par l'intermédiaire de divers auteurs en particulier français, interprétation verbale.

Je fais allusion ici à un petit texte dont je vais vous citer quelques extraits, d'un Monsieur qui s'appelle Paul Guiraud, qui est un élève de Clérambault. Paul Guiraud, c'est le Monsieur à qui on doit l'édition du traité de Clérambault. Les œuvres psychiatriques de Clérambault n'existaient pas de son vivant, c'est un recueil d'articles colligés par Paul Guiraud et quelques autres. Paul Guiraud maintenant n'est plus tout à fait un aliéniste, mais comme à Paris on a donné un hôpital à son nom, Paul Guiraud est devenu un signifiant. Quand on dit : « Ah, qu'est-ce que tu fais cette après-midi ? Ben, il faut que j'aille à Paul Guiraud », on est passé du nom propre au

nom commun. Il se trouve à Villejuif cet hôpital – Villejuif, ce doit être la ville en France au nombre d’habitants où il y a le plus d’hôpitaux. C’est peut-être pour ça que, de Paul Guiraud à Villejuif, on est passé à *PGV* : « Oh là là, je dois encore aller à *PGV* cet après-midi ! ». Dans le petit milieu psychiatrique parisien, il n’y a plus besoin de dire « hôpital psychiatrique de Paul Guiraud », tout le monde sait de quoi il s’agit, *PGV*. Cette réduction du signifiant à la lettre, c’est une des petites choses par quoi on peut être enseigné, et c’est une interrogation : pourquoi est-ce qu’on fait ça, pourquoi on dit *PGV* ? Ça m’étonne toujours un peu. Quel est l’enjeu de cette réduction du signifiant à trois petites lettres ? En tout cas, on peut être éclairé là aussi, dans la clinique des psychoses, par cet article de Paul Guiraud que je vous recommande, que vous trouverez dans un numéro de la *Clinique lacanienne*, si je ne m’abuse, article qui date de 1921, et qui s’appelle « les formes verbales de l’interprétation délirante ». C’est un drôle de titre ! Je vous cite les premières lignes de l’article : « De toutes les constructions délirantes, celles qui sont basées sur des interprétations se rapprochent le plus du mode normal de la pensée². Elles peuvent même s’élaborer en un système assez vraisemblable³. A ce point de vue, Sérieux et Capgras ont pu dire avec raison que le délire d’interprétation est un type de “folie convaincante”⁴. Il existe cependant des formes d’interprétations dont l’absurdité est évidente d’emblée, nous voulons parler des associations verbales dans lesquelles de la simple analogie du son des mots, le malade passe à l’identité des choses qu’ils représentent. »

J’imagine que pour bon nombre d’entre vous, cette formulation a des échos freudiens, l’identité, la représentation de mot et la représentation de chose, ce passage du texte sur l’inconscient qui date de 1915. Ce texte-là est de 1921, on est sûr que c’est pas Paul Guiraud qui a influencé Freud ! Peut-être c’est dans l’autre sens, ou peut-être c’est une divination commune qui leur est tombée en même temps dans ces années proches, comme ça arrive dans l’histoire des sciences ! L’enjeu, c’est de cerner, d’isoler, de spécifier et de se rendre compte que cette interprétation délirante a très souvent, de façon sous-jacente, de façon plus ou moins manifeste, un verbe, un terme, un signe au sens de signe linguistique, à l’origine de l’interprétation.

Paul Guiraud en donne de nombreuses illustrations dans son article, je vais

2. « On pourrait en discuter », commente Nicolas Dissez pendant sa lecture.

3. « C’est le problème de la conviction, c’est que c’est convaincant », commente à nouveau Nicolas Dissez.

4. Le titre de l’ouvrage de Sérieux et Capgras est *Folies raisonnantes*, précise Nicolas Dissez.

en isoler une ou deux, c'est rigolo ça porte là encore sur le nom propre. Par exemple, vous connaissez ce psychiatre, Maurice Dide, qui a écrit un traité qui est resté célèbre, qu'on appelle « le Dide et Guiraud ». Maurice Dide a fini malheureusement dans les camps de concentration mais il est très présent dans toute la littérature psychiatrique de cette époque et même dans les observations des patients puisqu'une patiente, Mme B., est convaincue que Monsieur Dide devrait la faire sortir de l'hôpital, et comment elle en est sûre ? Parce qu'elle a inversé les deux syllabes du nom : Dide – dédi. Monsieur Dide ne peut pas se dédire, donc il va la faire sortir, c'est sûr ! L'article fourmille d'exemples de ce type, pas toujours sur les noms propres, mais c'est régulièrement le cas, où c'est un mot lui-même qui est décortiqué. La question c'est : décortiqué en quoi ? En sons, en phonèmes, en syllabes ou un peu plus que ça, en lettres, comme on le disait tout à l'heure. Et qu'est-ce qui est la source du phénomène de l'interprétation délirante ? « Tous ces malades, nous dit Paul Guiraud, ont l'impression d'être très intelligents, très perspicaces, puisque d'emblée, ils trouvent une foule d'analogie, de relations, d'allusions, là où un homme ordinaire ne voit rien d'anormal. » D'où vient cette tendance pathologique ? Voilà l'interprétation du psychiatre : c'est une tendance pathologique, ce n'est pas une lucidité particulière. Et la conclusion de l'article est aussi dans cet état d'esprit puisqu'il dit « les jeux de mots qui prennent la forme d'un raisonnement sont la dernière concession au mode logique de la pensée ». Après, vraiment, on n'y comprend plus rien, mais quand il y a encore ce jeu sur les signifiants, il y a encore quelque chose qu'on peut partager...

Dans *Les folies raisonnantes* auquel faisait allusion Paul Guiraud, il y a des exemples très précis de cela. J'en ai trouvé un qui ne peut pas être seulement lu avec la question des phonèmes, mais va un pas plus loin : « Mme X nous montre la porte de la gare de Lisbonne. Et nous dit-elle, la porte de la gare est en forme de fer à cheval. » Bon. On peut tomber d'accord ou pas. Mais la conviction qui en suit, l'interprétation délirante est : cela signifiera qu'on « l'achèvera ». On peut dire « elle est folle », et on passe à autre chose. Ou alors, on voit que « l'achèvera » - ce que repèrent tout à fait Sérieux et Capgras puisqu'ils le mettent entre guillemets et en italique - c'est quasiment l'anagramme de « fer à cheval ». Déjà, il fallait voir le fer à cheval dans la porte de la gare de Lisbonne, mais ensuite, il fallait repérer la structure anagrammatique, qui n'est pas seulement un jeu syllabique, phonématique, c'est une affaire – on est obligé de le nommer comme ça – qui porte sur la lettre.

Donc, qu'est-ce que l'interprétation analytique pourrait apprendre de l'interprétation délirante ? Qu'elle est verbale, qu'elle s'ancre dans des phénomènes de langage et que, plutôt que de porter sur la dimension du sens, comme c'est régulièrement le cas dans les exemples que Freud nous donne, elle pourrait plutôt jouer, en déléguant la question du sens à l'après-coup de la séance, sur des phénomènes qui sont littéraux. On le fait souvent, sans savoir pourquoi, comme dans l'exemple du PGV. Il y a chez Freud des exemples de cette rigueur-là, dans lesquels il passe, presque malgré lui, poussé par la force des phénomènes inconscients, automatiquement, il passe d'une interprétation sur le sens à quelque chose qui a plus la structure de la lettre. Je vous lis l'exemple qui est à la page 103 de *Psychopathologie de la vie quotidienne* et que je dois à Claude Landman qui l'a rappelé la semaine dernière. C'est dans le chapitre sur les lapsus : « Le lapsus est assez amusant, lorsque le malade s'en sert pour confirmer, au cours d'une contradiction, ce que le médecin cherche à établir pendant un examen psychanalytique. J'avais un jour à interpréter le rêve d'un de mes patients, rêve au cours duquel s'était présenté le nom *Jauner*⁵. Le rêveur connaissait une personne portant ce nom, mais il était impossible de trouver la raison pour laquelle cette personne était mêlée au rêve ; aussi, risquai-je la supposition que ce pouvait être à cause de la ressemblance qui existe entre ce nom, *Jauner*, et le mot injurieux, *Gauner* (escroc). Le patient nia avec énergie et colère, mais tout en niant, il commit un lapsus dans lequel la lettre *g* se trouvait également remplacée par la lettre *j* : il me dit notamment que ma supposition était trop "risquée", mais en substituant au mot *Gewagt*, le mot (inexistant) *Jewagt*. Il m'a suffi d'attirer son attention sur ce lapsus pour obtenir la confirmation de mon interprétation. »

Vous voyez, d'abord, comme l'interprétation sur le sens est réorientée par la clinique elle-même, par la psychopathologie, vers un phénomène de lettre, et l'effet n'est pas le même, quand on pointe l'interprétation analytique sur le sens ou lorsqu'on pointe sur la lettre elle-même.

Deuxième fait un peu massif, peut-être un peu lourdaud de ma part, la clinique de l'interprétation délirante, dans sa dimension verbale, nous indique un autre mode opératoire qui porterait plus sur la lettre que sur le sens.

Troisième point, l'interprétation analytique vise à réduire cette dimension du sens – peut-être est-ce une de ses distinctions avec l'interprétation

5. « Encore un nom propre », commente Nicolas Dissez.

chamanique, la divination – pour se soutenir de phénomènes de langage. Lacan a insisté et indiqué très fréquemment que c'est ce qui rapproche l'interprétation analytique, si on veut bien prendre en compte cette dimension des phénomènes de langage et en particulier de son appui sur la lettre, c'est ce qui la rapproche de la démarche scientifique et de ses écritures logiques. On a parlé de logique aujourd'hui grâce à Frédérique Ildefonse cette après-midi.

Je vais conclure en indiquant que toutes ces modifications de la doctrine, de la technique analytique en déplacent la praxis. L'analyste y garde toute sa responsabilité, mais peut-être peut-il en être attendu des effets différents. J'avais une conclusion mais elle m'échappe à l'instant... Cette modalité différente, il me semble que Lacan l'indique dans l'objet de la psychanalyse, cette modalité opératoire de l'analyse rogne sur la personne-même de l'analyste, il s'efface le plus possible de son acte, tout en en gardant l'entière responsabilité. Mais il efface sa personne de son acte dans son mode opératoire. Ça aussi, c'est peut-être une distinction qui peut être pointée entre l'interprétation du chamane et l'interprétation analytique, la personne de l'analyste est le moins nécessaire possible pour avoir des effets, sa responsabilité restant entière, ça c'est pas la même affaire !

Je voulais terminer – ça y est, j'ai retrouvé ma conclusion ! – sur une formulation qui m'est revenue dans le cours de la matinée, c'est toujours bon signe, mais je n'en connais pas les références, c'est une formulation de Charles Melman, qui parle pour définir la psychose, de « perte d'immunité à l'égard du langage ». C'est une formule d'une grande simplicité et d'une richesse formidable, et qui évoque avec une lecture un peu différente les propos que je vous citais tout à l'heure de Paul Guiraud.

Voilà, je ne voulais pas terminer sans vous remercier de cette invitation et dire quelques mots de mon lien à Claude, pour vous indiquer combien, probablement comme beaucoup ici et comme souvent dans les situations de deuil où nous sommes, j'ai l'impression qu'il nous seraient restés bien des choses à nous dire. Elle fait partie de ces personnes avec qui s'est noué un lien assez immédiat et simple, d'une grande proximité, alors même que nous ne nous connaissions pas tellement. Ça a nourri chez moi le regret de ne pas avoir discuté de cette proximité, que je crois tenir d'une proximité commune avec je crois la question de la folie, la question de la personne du fou disons, proximité avec la folie que j'entretiens pour des raisons qui me sont personnelles, propres : les trois premières années de ma vie je les ai passées dans un hôpital psychiatrique. Dans l'internat d'un hôpital psy-

chiatricque - parce que si je le dis comme ça, ça va inquiéter les gens ! – dans l'internat d'un hôpital psychiatrique où travaillaient mes parents. Dans la fin des années 60, les patients y étaient là en permanence, aidaient au service, faisaient la nourrice, allaient promener et faisaient la baby-sitter des enfants qui étaient là ; j'ai l'impression que cette proximité-là avec la folie, je la partageais avec Claude, qui signalait toujours dans nos échanges sur l'avenir de notre Association que sa formation était celle d'infirmière psychiatrique, et ça faisait quelque chose de notre lien un peu immédiat, cette nécessité d'accueillir la folie comme un prochain, comme un plus proche, pas seulement de l'accueillir avec le savoir, la position éthique qui s'impose, mais ne jamais oublier aussi que c'était aussi un plus proche, qu'il a à nous apprendre pour déplacer notre maigre savoir. Voilà les choses que j'aurais pu lui dire. Je saisis l'occasion aujourd'hui pour les lui dire différemment. Quand les gens disparaissent – d'une certaine façon c'est cohérent avec ce que j'évoquais de l'interprétation analytique – on peut continuer à leur parler, avec ce grand avantage, qu'on est sûr de pas avoir de réponse trop vite ! Je souhaite continuer mon dialogue avec Claude, en vous remerciant de me permettre de le poursuivre aujourd'hui et en considérant que ça aussi, ça fait partie d'une éthique de l'interprétation, de ne pas avoir de réponse trop vite. C'est Maurice Blanchot qui dit : « La réponse, c'est le malheur de la question ». L'avantage de continuer à discuter avec nos disparus, c'est qu'on n'a pas trop de réponses immédiates mais parfois, on en recueille quand même des effets...

Discussion

MARC MORALI – Merci beaucoup pour cet exposé. J'étais très intéressé par le départ de l'attribution à un événement extérieur d'une signification. C'est toujours la question, est-ce qu'il y a quelqu'un qui parle ? Lacan posait comme question du sujet dans le réel, est-ce qu'il y a une intention, est-ce qu'il y a un sujet ? Si ça parle, si cet événement a une signification, c'est que quelqu'un parle, ça parle. Tu as dit : « ça signifie, sans qu'on sache ce que ça veut dire ». J'ai rajouté à la suite de ta phrase : « sans qu'on sache ce qu'à dire, ça veut ». Et après je me suis dit : « qu'est-ce que ça veut dire, ce que je suis en train d'écrire ? » ; et il a fallu un certain temps pour que je me dise que cette proximité avec la folie, que je connais, pour des tas de raisons aussi tout à fait personnelles – j'avais une voisine quand j'étais gamin, qui hurlait sur les toits, on me disait toujours : « elle est pas méchante », j'en ai conclu qu'effectivement elle aurait pu ! Et ça me faisait

très peur et en même temps, une curiosité extraordinaire, ce monde manifestement différent ! « Qu'est-ce qu'à dire, ça veut ? » ; l'indice du délire, peut-être, c'est que c'est une parole qui ne correspond à aucune demande. \$ ◇ D, la pulsion mais en même temps la demande, et qui par la suite ne peut pas conduire à une quelconque S(~~A~~), c'est-à-dire à la perception du manque d'un signifiant dans l'Autre, et qui rend impossible le passage de \$ ◇ a vers le désir. Ce qui fait *l'étrangeté* de cette signification d'un dire attribué à un sujet qui serait extérieur à toute demande. C'est en ça que la voix est un ordre. Cette voix, ce n'est jamais une demande, ça ne formule pas une demande. Ça m'est venu comme ça car ça résume assez bien, pour ma part en tout cas, ce côté *d'étrangeté*, de quelque chose qui n'apparaît pas immédiatement comme délirant. Lorsque Lacan dit : lorsqu'un savoir surgit dans le réel, peut-on faire l'économie de lui prêter un sujet ? C'est-à-dire ça nous concerne tous, quoi ! Et en même temps pas, sur un mode qui n'est pas le même. Voilà. Il me venait juste ça, je pense qu'on pourrait discuter de tant de choses ! Ce que tu as dit de la présence de quelqu'un à qui on n'a pas parlé, c'est quelque chose dont nous pourrions tous avoir quelques exemples dans la vie. Ce qui est à souhaiter, c'est que ça ne rende pas le deuil impossible car au fond, il y a aussi cette question qui est appendue à l'absence radicale de l'Autre, à qui on devait une parole. Ça m'a beaucoup touché ce que tu as dit, ça touche aussi à l'existence, je suppose, de beaucoup de gens qui sont ici. Tu serais d'accord pour ce petit jeu de *qu'est-ce qu'à dire*, sans qu'on sache *ce qu'à dire, ça veut ?* Justement ce qui montre bien chez le psychotique la difficulté à cerner ce qu'il en est de la demande.

N. D. – Je trouve ta formule très élégante, très juste. Et éclairante. La voix, un ordre sans demande. Et c'est le chemin d'une analyse, cette affaire-là, que ça puisse dire sans rien vouloir ! Qu'il n'y ait pas de volonté dans l'Autre.

SANDRINE CALMETTE – Y a-t-il encore des questions ?

MADELEINE CORDEZ – Une remarque à propos de la réduction à la lettre. Il me semble que l'emploi du sigle, historiquement c'est bien situé, la généralisation de l'emploi des sigles, c'est le troisième Reich, avec comme effet que c'est compris par les gens qui sont initiés, qui sont à l'intérieur du groupe, et pas par ceux qui sont extérieurs, donc ça a un effet de renforcer la fusion du groupe en rejetant l'autre ; et je trouve ça fascinant de voir dans nos sociétés à quel point ça s'est généralisé, à quel point on s'est

approprié cet héritage-là ! Je me demande si ça ne dit pas aussi quelque chose d'un désir de fusion et d'une difficulté à faire lien social.

N. D. – Je vous remercie beaucoup pour ces remarques, et aussi réponse de ce qui pour moi est aussi une question ! Vous y ajoutez des éléments. Du côté des effets, c'est vrai que c'est pas pareil, de dire PGV... Ça porte jamais sur n'importe quels objets non plus - SDF, TGV... - cette réduction au sigle, aux lettres. Le souci n'étant pas forcément l'usage des lettres, ou le repérage de la fonction de la lettre, mais le fait qu'on ne les appelle plus autrement ! Ça nous laisse beaucoup moins de marge de manœuvre. Il y a un côté impératif de la lettre qui ne nous laisse pas la possibilité du jeu signifiant. Je vous remercie.